

Reserve

J. O. Fillion

LES VEILLÉES
DU
PÈRE BONSENS
OU
LES ÉVÉNEMENTS DU JOUR

Mis à la portée de tout le monde

Nos. 1 à 10 de la 2de. Serie

SUJET PRINCIPAL:

“Le Scandale du Pacifique”

N. AUBIN, EDITEUR

PRIX: 30 Cts.

Montréal:

IMPRIMÉ PAR LOUIS PERRAULT & CIE., 87 RUE ST. JACQUES

1873





Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec, QUÉBEC.

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 1.

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 cents par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN tiroir No. 36, bureau de poste, ou au No. 87 rue St. Jacques, Montréal, une somme quelconque et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu.

A la ville, le journal est à vendre dans tous les dépôts de journaux et par les porteurs de journaux.

Vente en gros au No. 87, rue St. Jacques.

La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.

Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire
Parler de loin, ou bien se taire.

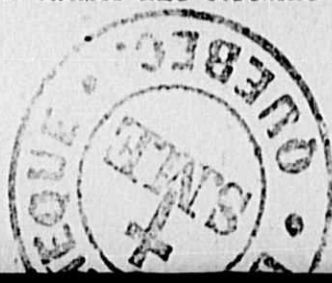
AVANT-PROPOS.

Depuis l'apparition de la première série d'entretiens familiers sur des sujets divers d'un intérêt général, recueillis sous le titre de *Veillées du Père Bonsens*, six ans environ se sont écoulés. La confédération des Provinces Britanniques de l'Amérique Septentrionale, inaugurée par l'union de quatre d'entr'elles, s'est accrue de trois autres, et l'Île de Terre-Neuve seule demeure encore en dehors de la combinaison. Cette mesure fut suggérée dès 1839 par Lord Durham dans son rapport sur les rebellions qui valurent aux colons de cette partie du monde le gouvernement représentatif basé sur la responsabilité ministérielle vis-à-vis des députés du peuple, mais compliqué fatalement d'un contrôle impérial trop peu restreint. Plus tard elle fut recommandée par des hommes d'Etat aux tendances libérales et, comme on devait s'y attendre, combattue par les conservateurs alors en pleine jouissance du pouvoir. Puis enfin,

proposée sous une forme moins sage par ses anciens adversaires qui y trouvèrent quelques années de vie officielle, elle fut enfin inaugurée par eux ainsi qu'on l'a pu voir dans les premières causeries des bons villageois dont j'ai rapporté les naïves dissertations. Le lecteur curieux de coïncidences et qui aurait le loisir de faire cette recherche pourrait voir que plusieurs des fâcheuses prédictions ou des pressentiments de quelques uns des interlocuteurs se sont réalisés déjà. Ainsi que toutes les choses de ce monde la nouvelle combinaison n'a pas produit encore autant de bien qu'en prédisaient ses auteurs ni autant de maux qu'en annonçaient leurs adversaires.

Je n'ai pas suivi d'assez près pour en pouvoir rendre compte les entretiens qu'ont eus sans doute mes anciens amis campagnards à mesure que les événements se déroulaient ; mais, d'après ce qu'ils disaient alors, on peut juger du point de vue sous lequel ils ont dû continuer à envisager les choses. Malgré la grosse sagesse du Père Bonsens il est probable que les acteurs des scènes déjà décrites n'ont guère changé leurs opinions apparentes. Les conservateurs ont, comme de plus belle, admiré leurs chefs ou du moins préconisé leurs actes même les moins louables et les libéraux n'ont pas plus cessé de les condamner à outrance, même les plus méritoires.

Néanmoins des événements récents, que je ne veux point juger encore, sont venus tout-à-coup rompre la monotonie du grand monde politique, ont dû se répandre en tous sens et causer une certaine commotion



jusque dans les hameaux les plus paisibles. Je suis fort curieux de savoir ce que disent de la situation nouvelle mon brave ami M. Bonsens et ses excellents voisins. J'espère que le lecteur éprouvera le même désir.

Pourtant avant d'entrer en matière et de communiquer au public les nouveaux entretiens de mon héros, je crois devoir le faire connaître aux lecteurs nouveaux qui ne sauraient sans cela comprendre la portée de ses pensées ou n'excuseraient pas suffisamment la naïve rudesse de ses paroles. Je pense qu'il suffira pour cela de reproduire ici l'introduction à la première série des Veillées :

Je demeure à la campagne, beaucoup par goût et plus encore par économie. J'ai pour voisin un brave homme que je n'ai pu connaître et apprécier que récemment, et seulement après une assez longue fréquentation, préjugé que je fus pendant longtemps par les rapports des autres habitants du village, qui, lorsque je faisais quelques questions à son sujet, me le représentaient bien, en somme, comme un bon citoyen, mais en ajoutant toujours, par forme de correctif, que le bonhomme était un peu *toqué*; attendu qu'il ne pensait pas comme tout le monde sur les sujets ordinaires; qu'il avait, en politique des idées à lui; qu'il n'était décidément d'aucun parti, et critiquait assez vertement la conduite des hommes publics, quelle que fût leur couleur.

Je fis facilement sa connaissance; car, "*que faire en un village à moins que l'on n'y cause,*" et mon voisin est un grand causeur. Dès qu'il rencontre des questionneurs, des interlocuteurs, des auditeurs, il exprime sans gêne ses vues sur tout ce qui se passe, et ses appréciations ont une originale franchise, une justesse qui dénotent souvent des connaissances qu'on ne s'attendait pas à rencontrer chez un homme de sa position; une indépendance d'esprit très rare chez toutes les classes, et un intérêt pour les affaires du monde qui ne se trouve que chez les personnes dont l'attention n'est pas uniquement absorbée par les soucis privés de la vie.

Mon voisin est aujourd'hui simple cultivateur, mais il ne compte pas uniquement sur les produits de sa terre pour satisfaire à ses modestes besoins.

Il s'est fait, durant une vie laborieuse, un petit avoir qui lui donne une douce et tranquille aisance que d'autres, moins sages, regarderaient comme de la misère. Il fut jadis voyageur pour la compagnie du nord-ouest, un peu trappeur dans les prairies pour lui-même; puis navigateur sur le St. Laurent et ses tributaires.

Il est encore propriétaire associé d'un bateau; ce qui lui permet de faire, sans dépenses quand la terre commence à lui brûler les pieds, comme il dit, de petits voyages soit aux États-Unis par

la rivière Richelieu, le lac et le canal Champlain; soit à Québec, ou même dans le Haut Canada. Ces occupations diverses ont tour à tour un peu déteint sur lui, et lui ont sans doute imprimé ce cachet d'indépendance et d'originalité qui m'intéresse surtout.

Mon voisin reçoit plusieurs journaux. Sous prétexte de les aller entendre lire et d'apprendre les nouvelles, un certain nombre des habitants de la paroisse viennent presque chaque soir chez lui se chauffer, fumer, faire par fois une partie de cartes. C'est dans la cour qui s'étend devant la maison que, le dimanche, la plupart de ceux qui viennent à la messe aiment à mettre leur voiture: mon voisin n'est pas chiche d'un bouchon de foin au service de ceux qui restent pour les vêpres, et plusieurs même de ses amis acceptent son invitation ordinaire "d'une assiette de soupe *sans cérémonie.*"

Attiré peu à peu par le charme rustique des veillées de mon voisin, je me suis surpris à les fréquenter souvent, et j'ai pu m'apercevoir que ceux mêmes qui semblaient toujours prêts à faire bon marché de sa haute raison, étaient les plus empressés à venir jouir de son hospitalité quotidienne; mais je dois, en toute justice, avouer aussi que les habitués y étaient entraînés sans s'en douter, plutôt par l'attrait des entretiens ingénus de leur hôte que par toute autre chose.

Au physique, mon voisin ressemble à tous ces hommes qui ont passé la plus grande partie de leur existence au grand air et à de rudes travaux. Il doit avoir passé la soixantaine. Je ne saurais dire au juste son âge. Il pourrait avoir cinquante ou quatre-vingts ans. Je le lui ai demandé un jour; mais il me répondit, en riant, qu'en fait d'âge il ne s'occupait que de celui de ses chevaux. Il est encore alerte et vigoureux, et s'il vous donne la main, la pression est en raison directe de l'amitié qu'il a pour vous. Dans les premiers temps de notre connaissance, je lui tendais la mienne sans crainte; aujourd'hui je ne le fais qu'avec appréhension car depuis quelque temps je ne la retire qu'à demi broyée.

Il possède cette jeunesse qui en vaut bien une autre, et fait oublier à tout le monde et probablement à lui-même aussi, les années qu'il peut avoir: il est gai, d'humeur égale, toujours prêt à rendre service, à donner une corvée pour relever une grange abattue, une maison incendiée, une charrette embourbée, réparer un chemin même avant de savoir si la loi de voirie l'y oblige.

Mon voisin ne s'est jamais activement mêlé d'élections: il n'a jamais trouvé de candidat qu'il approuvât ou blâmât complètement, ce qui explique pourquoi il n'est ni juge de paix ni officier de milice; cela n'empêche pas qu'on l'appelle toujours *capitaine*, titre pacifiquement nautique, je pense, plutôt que martiallement militaire, et qui probablement lui est resté du gouvernement d'un bateau ou d'un canot. Il est ordinairement vêtu de bonne grosse étoffe grise. Lorsqu'il est chez lui il porte encore le tablier de cuir et la tuque bleue; mais quand il voyage ou se rend seulement à la ville, il endosse un vêtement de drap fin qui n'est en retard de la mode que de quelque deux ou trois

ans. Il peut alors passer . . . pour ce qu'il est, du reste, dans la meilleure acception du mot : pour un gentilhomme.

Au moral, que dirai-je ? c'est un *simple d'esprit* : un de ceux à qui, bien réellement, l'évangile promet le salut. Car sans doute, Dieu n'a pas voulu destiner exclusivement le royaume des cieux aux idiots ou aux crédules ; mais aux hommes honnêtes, sincères et francs, qui n'usent pas de détours vis-à-vis du prochain, qui ne convoitent ni ne jaloussent sa prospérité, qui ne médisent de personne et qui font enfin privément et publiquement tout le bien possible dans la sphère toujours restreinte de leurs forces. Enfin, mon voisin est un de ces hommes dont on ne connaît le mérite que quand on les a perdus et que leur départ de cette terre a laissé un vide qui ne se comble plus pour ceux qu'ils laissent derrière eux.

Je ne dirai pas son nom : car trop de personnes le reconnaîtraient, ce qui blesserait sa modestie et lui fermerait peut-être à jamais la bouche ; Je l'appellerai seulement le PÈRE BONSENS, sobriquet que je lui donne sans l'en avoir prévenu, mais dont il ne s'offusquera pas, je l'espère.

Ceux qui voudront faire avec ce bonhomme plus intime connaissance pourront lire ces simples récits que je prépare chaque semaine sur des notes prises à mon retour de chez lui.

A ce simple exposé, j'ajouterai peu de chose. Depuis qu'il fut écrit il ne s'est pas opéré chez M. Bonsens ou parmi son entourage d'autre modification que celle qu'amènent inexorablement une demi douzaine d'années, quelque paisibles d'ailleurs qu'elles puissent être. Quant à ses voisins ils sont à peu près ceux que nous avons entendus déjà, sauf quelques additions ou changements qu'on apprendra par la suite de la bouche même des interlocuteurs. Il est probable aussi que le cours naturel des événements nous en fera connaître d'autres qui n'ont pas encore paru sur notre modeste scène. Nous retrouverons tour-à-tour avec plaisir sans doute le brave mais indécis Jean-Claude, le positif François, les voisines Scholastique, Monique, Module devenue grosse fermière de modeste couturière qu'elle était : Androche, papa de petit Toine qui a grandi et ne poud plus les chats ; le pompeux docteur Boudin aura inévitablement encore maille à partir avec son confrère Bistouri ; Quenoche l'étonné sera peut-être un peu moins naïf, le mariage ayant dû élargir le cercle de son expérience ; Pétrus et Jérémie spéculeront

toujours à leur manière sur les chevaux et autres bêtes ; le gros Muscade qui engraisse presque sans limites ; Flagellant non moins pédant que jadis ; Languille avocat de la politique qui paie ; Julien qui est à la tête d'une belle exploitation. Enfin à toutes ces vieilles connaissances viendront s'en ajouter d'autres qui, dans le petit monde circulant autour du héros principal, jetteront quelques lueurs intéressantes dans leur ensemble que nous tâcherons de communiquer aux lecteurs à mesure qu'elle se développeront.

PREMIER ENTRETEN.

OCTOBRE 1873.

Où Mademoiselle Jacqueline se parle à elle-même et maugrée contre les enfants d'aujourd'hui.—Où elle déclare n'avoir de goût que pour les histoires de voleurs.—Où le docteur Boudin acquitte les ministres vivants et accuse un mort d'avoir manqué de patriotisme.—Noires réflexions.—Histoire d'autrefois.—Le bon diable de la Roche aux corbeaux, (Ravenscrag), histoire d'aujourd'hui.—Tentation.—Débats.

La scène est encore devant la maison de Mr. Bonsens. Sous l'orme que nous connaissons déjà sont placés de ça, de là, quelques sièges autour d'une table sur laquelle s'étaient quelques verres, une tasse de ferblanc et un seau d'eau fraîchement tirée du puits. Des pipes *culottées* à divers degrés, sont passées entre des clous fichés dans l'écorce de l'arbre vénérable au pied duquel est une vieille terrine ébréchée contenant du tabac haché, des bouts de torquettes et quelques pipes neuves. Près de la terrine sont assis ou à demi couchés deux jeunes enfants, savoir : un gros garçon de quatre à cinq ans, joufflu, les cheveux en désordre, mais artistement frisés par la nature, au teint brunâtre et transparent, blanchi et rosé par un sang pur dans les échappées où le soleil ne l'a pas encore chaudement bistré. Sa bouche largement ouverte en un franc rire laisse voir une jolie rangée de dents évidemment prêtes à un service irréprochable. Les lèvres sont sans doute d'un rouge vif ;

mais je ne puis pourtant l'affirmer, barbouillées qu'elles sont d'un mélange de confitures et de miel dont les restes s'aperçoivent dans une soucoupe jetée près de lui. A côté se roule en poussant de grands cris une petite fille de quelques deux ans, blonde et potelée, qui tient d'une main un morceau de tabac enduit du composé qui nous cèle les lèvres *suce*-mentionnées comme dirait un certain notaire à mauvais callembrgs.

Mademoiselle Jacqueline qui tricoteait sur une berçeuse un peu détraquée, se lève et accourt en boitinant vers la petite fille qu'elle relève et secoue pour lui faire lâcher la friandise d'un nouveau genre, cause évidente des pleurs de l'enfant.— Allons ! voilà ce petit démon de Quenochon qui fait encore des siennes. Mais c'est qu'il n'a la tête qu'au mal. Je vous demande quel plaisir il peut avoir à faire crier cette pauvre petite ange de Minouche. Cette idée de garnement ! Lui faire manger du tabac en lieu de nananne ! Mais c'est qu'il l'empoisonnera quelque jour, cette chère bouchonne ; c'est moi qui vous le dis. Qui aurait jamais pensé ça ? Car enfin son père, ce brave Quenochon, n'est pas méchant. Au contraire. C'est bien la véritable pâte du bon dieu. Et sa mère donc ! Une vraie bénédiction. Le cœur sur la main et pas sotté avec ça. Une bonne ménagère, travaillante, économe. Enfin ce qui me confond c'est qu'un vrai sacrifiant comme ce petit Quenochon soit résulté de si bons parents. Oh ! c'est le monde d'à présent qui se perd, qui se démanche. De mon temps il me semble que ce n'était pas comme aujourd'hui. Les enfants ont des horreurs d'idées qui ne nous seraient jamais venues. Ainsi ce lutin me disait l'autre jour :—Maman Jacqueline..... Il m'appelle maman par petite amitié aussi je ne m'en choque pas ; maman Jacqueline, qu'il me disait donc, vous allez avoir douze petits chats !—Ah mon Dieu, que je lui dis, et comment sais-tu cela ?—Parce que j'ai mis les œufs de votre couveuse noire dans le lit de la chatte !..... Voyez donc de quoi s'occupent les enfants d'à présent. Et une couvée de perdue encore ! Il me semble pourtant que j'avais assez de trouble, de tracas, de tourments, de soucis et de tablature, sans avoir encore les enfants de Quenochon à guetter. Ils sont toujours autour de moi à me faire endiabler. Mais je vais un bon jour prendre une grosse résolution et signifier à leur mère qu'elle voie à

les garder chez elle ; car enfin j'ai assez d'ouvrage pour ma propre maison sans encore avoir à prendre soin des enfants des autres. Je sens que je me fais vieille quoique je ne l'avoue pas à tout le monde et il est grand temps que j'aie un peu de repos.. Pourtant, ces pauvres petits, ce n'est pas de leur faute s'ils aiment à venir jouer autour de moi et je crois qu'après tout s'ils restaient chez eux je m'en ennuierais à la mort. Car enfin c'est dans ma nature de m'attacher à tout le monde, c'est plus fort que moi ; ainsi lorsque mon frère vend une vache que j'ai élevée ça me crève le cœur et il me semble que quand la pauvre bête part elle me regarde avec ses deux gros doux yeux de velours comme pour me dire : "Ah ! ma pauvre maîtresse, que vais-je devenir ?" Mais que je suis donc bête ! Les bêtes ça ne pense pas. Cependant c'est drôle : quand les veaux courent dans les champs, qu'ils ruent et cabriolent ensemble ils sont contents ; quand ils vont trop loin leurs mères paraissent en peine ; elles beuglent, semblent avoir du chagrin ; on croirait qu'elles veulent les rappeler. Il faut pourtant qu'elles pensent...à leur façon de vaches. Allons voilà que je raisonne et, comme dirait Bonsens, que je fais de la phisofolie ; ces choses-là sont bonnes pour des rêveurs comme lui et j'ai bien d'autres chats à fouetter. Ah ! à propos de chats, voyons Quenochon, mon petit malfaisant, il est l'heure du souper, prends cette chère petite Minouche par la main et mène-là chez vous car ta maman serait inquiète si je vous gardais. Quant à moi il faut que je mette ma table et que j'aille réveiller mon pauvre Bonsens. Ce cher frère s'est endormi sur ses gazettes ! Ça se comprend ! voilà trois mois qu'elles rabâchent tous les jours la même chose. Et quand on pense qu'il lit tout ça sans en manquer une seule ligne ! Je lui disais pas plus tard que l'autre jour : Mon pauvre frère, tu vas t'arracher les yeux si tu continues. Je ne puis pas concevoir qu'on passe ainsi son temps sur des gazettes qui ne parlent que de politique ennuyante. Quant à moi je ne jette les yeux dessus que pour voir les morts, les naissances, les mariages, ou bien les accidents, mais surtout les histoires de voleurs...—Eh bien, ma chère Jacqueline, qu'il me répond, tu pourrais lire avec beaucoup d'intérêt tout ce tas de journaux-là, car voilà six mois qu'ils ne contiennent pas d'autre chose !... Là dessus je me mis à bredasser tous ces papiers ; mais pas plus

d'histoire de voleurs que sur ma main ! Des gens qui ont pris des cent mille piastres, c'est pas des voleurs ; on ne pend pas ça ; on ne fourre pas ça en prison ; ce n'est pas le moins du monde amusant à lire. Tout ce vacarme à propos d'une affaire qu'ils appellent *pacifique*. J'ai hâte que cela finisse car ils m'ahurissent avec cette histoire-là. Depuis que nos hommes n'ont que ce mot là dans la bouche : le pacifique, le pacifique, ils sont toujours prêts à se dévorer et je crois vraiment qu'ils en viendraient aux coups sans mon frère qui les calme en leur prouvant qu'ils ont, sans mot dire, laissé passer des choses tout aussi blâmables. Mais je m'amuse toujours à bavarder toute seule et voilà la brunante ; nous n'avons pas encore soupé et les voisins vont bientôt arriver pour savoir s'il y a du nouveau dans les gazettes au sujet de ce satané de pacifique.

Mademoiselle Jacqueline, qui a reconduit les deux enfants à leurs parents est rentrée pour mettre sa table, ce qu'elle fait prestement quoiqu'en grommelant beaucoup sur la difficulté de se procurer des servantes, depuis, dit-elle, que les filles préfèrent aller *galvauder* autour des *facteries* et risquer leur santé, plutôt que d'apprendre honnêtement à tenir un ménage et à faire de fortes mères de famille.

Tandis que M. Bonsens, sa sœur et un ancien serviteur qui aide aux travaux de la terre et y vit en ami, presque en maître plutôt qu'en inférieur à gages, achèvent leur repas, plusieurs des voisins que nous connaissons déjà, arrivent et prennent des sièges de ci, de là, chaises séculaires à fond de paille et à dossier perpendiculaire, bancs, à laver et même chevalets à scier le bois. Ils allument leurs pipes et, entre chaque bouffée disent quelques mots sur la récolte, le prix probable du grain, les signes précurseurs d'un automne sec ou pluvieux, sujets qui forment naturellement le fond le plus intéressant des entretiens de la campagne.

Enfin M. Bonsens paraît sur sa porte et donne un cordial bonjour à ses amis tout en venant prendre sa place au milieu d'eux. Ses cheveux qui grisonnaient lorsque nous fîmes sa connaissance sont maintenant parsemés par ci, par là, de teintes blanchâtres. Sauf ces jalons que laisse le passage des années rien n'est changé chez notre ami dont la vigueur physique semble garantir la solidité morale.

Le docteur Boudin, plus fier que jamais de lui-même, de sa colossale stature, l'air

rayonnant et tenant un journal à la main. — Approchez, approchez, mon brave mais incorrigible ami, que je vous confonde enfin avec ma gazette, je viens de la recevoir et de la parcourir à la hâte ; mais j'en ai vu assez pour me prouver, ce que j'avais toujours dit et pensé du reste, que mes amis nos nobles chefs conservateurs sortent triomphants de l'infâme guet-apens que leur avaient tendus ces abominables rouges révolutionnaires et nationards. L'enquête faite devant la commission royale nommée par notre loyal gouverneur général l'illustre Lord Dufrêne, est à peu près terminée et d'après leur propre témoignage donné sous le sceau du serment ils sont innocents comme l'enfant qui vient de naître à Marie Jeanne que je viens justement d'assister de mes soins, et pour qui j'ai dû négliger la femme de Jean-Louis qui n'a pas voulu m'attendre ; mais, que voulez-vous, je ne puis pas être partout à la fois. Oui je le répète nos chers ministres et leurs zélés défenseurs sont blancs comme neige des accusations portées contre eux et qui vont retomber d'un poids écrasant sur les têtes déjà fêlées de leurs vils accusateurs. Loin d'avoir, comme on le disait, vendu les intérêts du pays, ils les ont protégés à leur corps défendant et ont repoussé avec un dévouement patriotique pour lequel je les remercie du fond de mon cœur l'or américain qu'on leur offrait à minots.

Bonsens.— Mon cher docteur, j'admire la sincérité de vos convictions politiques et la fidélité dont vous faites preuve envers le parti que vous avez adopté depuis si longtemps, mais je déplore votre persistance à ne vouloir envisager qu'un seul côté d'une question et de ne lire qu'un seul journal, lié naturellement à ne présenter les choses que sous l'aspect favorable à ses amis, à ses sympathies, à ses intérêts. Moi qui ai examiné l'affaire du Pacifique sans trop de passion et tout en me dégageant des préjugés autant qu'il est possible à un homme de le faire qui n'attend personnellement rien d'aucun des partis, il me paraît prouvé déjà d'une manière suffisante que l'accusation portée contre les ministres est fondée, que pas un des faits principaux avancés contre eux n'est contrové. Et pourtant les ministres, leurs partisans ou leurs créatures ont seuls été entendus. Nul des accusateurs n'a encore donné son témoignage. Je suis loin de connaître à fond l'histoire parlementaire de tous les pays, mais je n'ai jamais lu ni ouï dire

que des ministres chargés de l'administration des affaires publiques aient avoué, comme l'ont fait les autres, que pour demeurer au pouvoir et conserver la confiance du peuple ils ont dû répandre à flots des sommes d'argent demandées à un homme ou à une compagnie avec lesquels ils traitaient au nom de ce même peuple, une affaire mercantile. Cela a pu se faire déjà, car la nature humaine est toujours et partout faible, incomplète, gâtée plus ou moins par le pouvoir gardé longtemps, mais je ne crois pas que jamais quand la chose a été découverte on ne l'ait appelée un crime.

Quenoche.—Là! vous avez qu'à voir! Ça me confond et je me demande comment c'est-il dieu possible que des honnêtes gens comme monsieur Bonsens et monsieur le docteur Boudin, des hommes à tête pleine d'éducation, qui lisent dans les gazettes et même dans les livres, peuvent voir les choses si contrairement. Monsieur Bonsens que j'aime et honore dit que les ministres sont de grands coupables, et monsieur le docteur que je respecte prétend que ce sont des vertueux bienfaiteurs. C'est à en devenir fou à lier et même fou aliéné. Comment veut-on après cela que nous pauvres habitants qui, après une journée passée à suivre une charrue ou à débiter quelques cordes de bois, n'avons guère le temps de jongler sur des choses qui donnent la berlue aux savants, nous puissions débrouiller des affaires aussi entortillées.

Jean-Claude.—Eh! bien justement, c'est parceque nous n'y voyons goutte qu'il est de notre devoir de nous instruire en écoutant les autres et de donner notre confiance à ceux qui nous ont appris à les respecter, qui exposent leurs vues en nous parlant raison plutôt qu'en s'adressant à nos préférences à nos préjugés, à notre orgueil.

François.—C'est pas tout ci, tout ça. A présent que cette enquête est finie sur cette esclandre du Pacifique j'aimerais bien que M. Bonsens qui lit les gazettes des deux bords et les deux bords des gazettes nous résume tout cela à sa façon claire et nette; car jusqu'à présent il s'est dit tant de choses que je n'y ai vu que du feu.

Androche.—Oui, monsieur Bonsens dites nous ce qui en est; c'est à dire la vérité vraie. Vous êtes allé à la ville; vous parlez aux gros messieurs comme à vos pareils; vous devez avoir entendu le fin fond de toutes les rubriques. Vous êtes allé voir la grande exhibition et il y avait

tant de monde, à ce qu'il paraît, que vous devez savoir tout ce qu'on pense de la grosse affaire qui a fait tant de bruit jusque dans notre pauvre petite paroisse où ça ne nous a pas encore mis d'accord puisqu'il y a bien des gros bleus qui branlent la tête et qui disent que c'est bien surprenant qu'il se soit tant brassé d'argent sans qu'ils en aient vu d'autre que celui qu'ils ont souscrit eux-mêmes. Il y a celui qui demeure près du bosquet de pins et qui est si fier de sa grosse jument noire poulinière; qui veut tout mener dans les élections, mais que je ne veux pas nommer; il me disait l'autre jour d'un air de mauvaise humeur:—“Androche la politique se gâte; nos grands hommes s'en vont; on ne sait plus à qui se fier. Je me suis laissé dire que le grand comité de Montréal a brassé les piastres par cents et par mille; qu'il n'avait qu'à en demander au grand maître des estimechippe et qu'il leur en fournissait rien qu'en prenant des reçus disant: reçu tant de mille piastres à rendre si d'autres ne le font pas. Et bien moi qui vous parle, moi qui commande deux cents votes ils ne m'ont envoyé que quarante-cinq pauvres piastres en me disant que l'argent était rare et ils ne m'ont pas même envoyé une passe sur le Grand-Tronc. Oh! ça se gâte, ça se gâte et si jamais je découvre qu'ils avaient l'argent qu'on dit, ils se souviendront de moi, car j'ai certaines petites lettres privées qu'ils m'ont écrites dans le bon temps et qui les feraient bien rire jaune si je les envoyais aux gazettes rouges.” Oui voilà ce que me disait le gros major que je ne veux pas nommer. Je ne crois pas qu'il travaillera bien fort pour le ministère après ce temps-ci. Mais monsieur Bonsens expliquez-nous donc tout ça à la bonne franquette. Vous devez en savoir gros depuis que vous êtes allé à l'exhibition.

Bonsens.—Oui mes amis, je suis allé, comme bien d'autres, à la magnifique exhibition qui vient d'avoir lieu à Montréal. J'y ai vu avec un certain orgueil pour la classe à laquelle je suis fier d'appartenir, pour celle des agriculteurs canadiens, qu'ils commencent à figurer avec honneur au milieu de leurs concurrents d'autres origines. J'ai pu constater avec une vive satisfaction que le nombre d'animaux de belles et bonnes races augmentait d'une manière notable; que les produits de l'industrie et surtout les instruments aratoires dénotaient un progrès réel qui fait bien augurer de la prospérité générale.

Androche.—J'aurais bien voulu y aller aussi moi, monsieur Bonsens; mais j'avais mes clôtures à réparer autour de mon pacage et puis je ne voulais rien mettre à l'exposition moi-même vu que ça ne m'a pas beaucoup payé une fois, il y a bien de ça quinze ans, que j'y ai mené une belle génisse caille, avec des jolies petites cornes égales et nettes, une tête fine, un dos tiré au cordeau, enfin une bête sans défaut que je pouvais passer mes journées à regarder. Malgré tout je n'ai pas eu de prix; je m'y attendais bien un peu parce que, voyez-vous, il n'est pas facile à nous autres pauvres habitants de lutter avec les animaux des richards qui peuvent dépenser pour eux des grosses sommes; payer des domestiques pour les laver, les soigner, les bouehonner, les étriller tous les jours et leur mettre le poil comme de la soie. Mais enfin je pensais que ça me ferait connaître dans les paroisses voisines et que ça me ferait honneur d'avoir montré une aussi belle production de ma pauvre petite terre. Je revins sans prix et assez honteux; mais je demandais aux gens que je rencontrais sur la route, qui revenaient de Montréal et admiraient ma bête, s'ils ne l'avaient pas vue à l'exhibition? "Oh! non, qu'ils me répondirent; il y avait tant de choses à voir que nous ne l'avons pas seulement aperçue. Mais ce qu'il y avait de plus beau et de plus curieux c'était un veau à trois têtes et une brebis à six pattes et deux queues." Ça me cassait d'entendre admirer des choses de ce genre comme si ça pouvait avoir son utilité. Je ne vais guère aux exhibitions à présent j'ai trop peur d'y rencontrer des curiosités. Y en avait-il bien, cette année, monsieur Bonsens?

Bonsens.—Oh! mon ami Androche les affaires sont mieux réglées à présent. On se borne à l'utile et on laisse les monstruosité à la porte pour les sots qui veulent bien y jeter leur argent. Quant à moi qui ai vu beaucoup d'exhibitions agricoles et autres, je ne restai pas longtemps à la dernière, et tandis que mes compagnons de voyage continuaient leur revue des objets étalés, je m'esquivai, pris une voiture et entrepris de visiter les alentours de la montagne que je n'avais pas vus depuis longtemps pour juger par moi-même de l'accroissement extraordinaire de notre grande ville. Tandis que je parcourais sans y songer et tout en faisant, comme tous les vieillards, de vagues réflexions sur les changements survenus, sur le temps regretté où,

écoliers insoucieux nous gambadions à travers les riches et gracieux vergers, alors que la capture de quelques fruits n'était point un cas pendable, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'un labyrinthe de tombeaux qui s'élevaient autour de moi sous toutes les formes imaginables.

François.—Ah! mon Dieu, monsieur Bonsens; vous avez dû avoir une fière peur! Oh! si pareille surprise m'arrivait il me semble que je me figerais en place. Rien que d'y penser l'âme me grelotte dans le corps.

Bonsens.—Eh! non, mon bon François; la mort et ses attributs n'ont de terreur que pour les jeunes qui ne la voient que de loin ou pour les méchants qui l'entrevoient de trop près. A mon âge, lorsque l'isolement se fait autour de nous par le départ des amis dont la fréquentation journalière faisait le charme inconscient de la vie, l'aspect d'un cimetière nous cause au premier abord un certain sentiment de tristesse; mais bientôt à la lecture des noms connus qui se rencontrent à chaque pas et qui vous rappellent tour-à-tour quelque incident du passé, on vit une seconde fois et l'on s'habitue graduellement à l'idée de prendre sa place au milieu d'eux tous qui semblent goûter un si doux repos.

Jean-Claude.—Oui, les bons! mais les méchants?

Bonsens.—Mon ami, ceux-là je les ai oubliés et ne me permets de juger personne.

Boudin.—Je vous approuve, mon vieil ami, et je ne puis m'empêcher de vous en remercier. Car dans ce champ des morts que vous avez visité repose le grand chef du parti auquel j'appartiens. Vous le pensiez méchant ou du moins dans l'erreur; je le croyais sublime, infaillible presque. Ne le jugeons pas. Il est mort jeune encore, plus jeune que nous, et je ne puis m'empêcher de lui en faire reproche. S'il eût été aussi attaché qu'il le disait à son Canada son pays, ses amours, il fût resté chez ses amis dévoués, respirant l'air pur de notre limpide atmosphère au lieu d'aller risquer ses jours précieux sous le ciel enfumé, embrumé de la capitale britannique. S'il se fût confié à nos soins empressés, à notre dévouement au lieu d'aller chercher des secours à l'étranger, s'il fût venu partager mon humble hospitalité, qu'il eût eu confiance en son compatriote en son vieil ami et à l'air natal, peut-être aurions-nous le bonheur de le posséder encore et notre parti ne serait pas en proie à la désorga-

nisation. Mais non, il lui fallait de l'air anglais, des brouillards anglais, du bœuf anglais, des admirateurs anglais, jusqu'à des docteurs anglais !..... Je lui pardonne, car il en est mort à la peine ; néanmoins, je ne puis m'empêcher de croire que son patriotisme périssait.

Quenoche.—Eh ! docteur, l'on peut être bon patriote et tenir à sa peau. Mais changeons de sujet. Il me semble que monsieur Bonsens n'a pas fini de nous raconter son petit voyage. Je suis curieux d'entendre la fin, quoique ce qu'il nous disait était bien triste.

Bonsens.—Me trouvant donc au cimetière je demandai à un gardien de m'indiquer le monument érigé en mémoire des victimes politiques de 1837, 38 et 39. Il me conduisit à un obélisque simple mais imposant, élevé sur une petite éminence non loin de l'entrée. Sur plusieurs des faces je trouvai gravés dans la pierre qui, je l'espère, les conservera plus longtemps que ne l'a fait le cœur ingrat d'une foule de gens qui ne sont quelque chose aujourd'hui qu'en vertu du sacrifice qu'ils firent de leur fortune et de leur vie, les noms des patriotes qui périrent les armes à la main ou sur les échafauds politiques. J'y lus avec une émotion que je ne saurais vous décrire la longue liste de ces martyrs que j'avais connus ou vénérés dans ma jeunesse, et le souvenir de leurs actes désintéressés, de leur sublime dévouement, de la sincérité, de la noblesse de leurs opinions contrastés malgré moi avec les mesquines luttes des petits hommes d'aujourd'hui pour des places éphémères, pour de l'or, pour des titres ridicules, m'atterra et je ne pus retenir quelques larmes..... je me fais vieux, voyez-vous.

Jean-Claude.—Oh ! monsieur Bonsens, puisque vous les avez connus, contez-nous donc leur histoire. On ne nous en parle jamais à présent de ces braves et c'est honteux de les oublier si c'est vrai qu'on leur doit tant.

Bonsens.—Ce serait trop long pour ce soir, mais une autre fois, dès que j'aurai satisfait votre curiosité sur l'affaire du Pacifique, je vous dirai tout ce que je sais d'eux. En attendant je ne vous parlerai que d'une des victimes de l'époque héroïque de notre histoire, d'un homme dont le nom ne se trouve hélas point sur le catalogue, bien que la cause de la liberté lui ait coûté la vie.

Jean-Claude.— Aurait-il commis une

mauvaise action pour qu'on ait ainsi flétri sa mémoire ?

Bonsens.—Il s'est suicidé. Mort toujours condamnable. Mais quand vous connaîtrez les détails de sa terrible fin, vous déciderez vous-même si tout en le blâmant on ne lui doit point quelques regrets. Son nom était Amaury Girod. Il était originaire de la Suisse française et, doué d'un esprit remuant, exalté, il prit part à la guerre de l'indépendance du Mexique. Il vint se fixer parmi nous quelques années avant nos troubles, épousa dans le pays une de nos compatriotes, fit connaissance avec les chefs libéraux et lorsque commença la résistance à main armée reçut le commandement des bandes patriotes des comtés au nord de Montréal. Le gouvernement comme pour les autres offrit une forte somme pour son arrestation. A l'approche des troupes royales, soit que découragé par l'inégalité de la lutte, soit qu'il ne fût pas à la hauteur de la mission qu'il avait acceptée il partit donnant pour prétexte qu'il allait chercher des secours. Arrivé près du fleuve, un officier des loyaux l'aperçut courut à lui en lui criant qu'il était son prisonnier. Girod se retourna saisit le pistolet qu'il portait à sa ceinture et disant : " Tu veux gagner cinq cents louis mais tu ne les auras pas", il se fit sauter la cervelle. L'officier qui avait pris la fuite croyant qu'il voulait lui résister revint, s'empara de son cadavre et voulut réclamer la récompense offerte. Il l'eût obtenue sans doute si un sergent, témoin de l'affaire, n'eût raconté l'histoire et donné le beau rôle au martyr politique.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Me voilà encore confondu. On dit qu'il faut être lâche pour se tuer ; il me semble pourtant qu'il fut plus brave que l'officier qui voulait le prendre. Monsieur le Docteur parmi vos amis qui ont été pris la main dans le sac et qui se voient convaincus de mensonge et même de parjure à ce qu'on dit, en est-il beaucoup qui se soient détruits ?

Boudin.—Imbécile ! pour qui les prends-tu ?

(A continuer.)

DOMINION THEATRE

En face le Champ-de-Mars

SPECTACLE NOUVEAU TOUS LES SOIRS—
Amusements pour tous—Chant, Danses et Comédie—
Mme. NATHALIE et les SŒURS FOY
Toute la semaine

Le directeur de ce théâtre annonce qu'il vient d'engager une troupe distinguée de New-York et qui débutera la semaine prochaine.